

Paul Aron

FNRS-Université libre de Bruxelles

DE NOUVELLES VOIES POUR LES ÉTUDES LITTÉRAIRES

New perspectives in Literary Studies

ABSTRACT

Where does philology go? This question inevitably arises in the context of a prestigious anniversary such as the 175th anniversary of French philology at Jagiellonian University in Krakow. This article outlines the new context in which the discipline takes place today and proposes some avenues to evolve philology in the sense of a discipline open to the present world. The article evokes research on ecocritics, geography of literature and relations between press and literature, a few trends to which his author devoted a part of his recent research.

KEY WORDS: Ecocritics, Geography of Literature, Press and Literature, Philology, Literary Criticism.

Fût-il celui d'une institution, un anniversaire est souvent l'occasion de se pencher sur son passé, de faire un bilan ou de mettre son activité en perspective. L'intitulé de notre colloque invite d'ailleurs à cette dimension autoréflexive en liant le passé et l'actualité de nos pratiques. C'est ce que je vais essayer de faire, sans pour autant dresser un « état » de ma discipline ou sous-discipline, pour lequel je n'ai aucune autorité, mais en évoquant quelques inflexions nouvelles qui y sont apparues. Comme tout enseignant-chercheur, j'essaie en effet de mettre en relation mon travail avec le contexte qui lui donne sens et, le cas échéant, d'en redéfinir les objectifs et les méthodes.

Le paysage contemporain des études de lettres peut être décrit sur trois plans, du plus proche au plus éloigné. Le premier est celui des étudiants, les premiers destinataires de nos recherches et de nos choix didactiques. Le plan moyen est lié aux institutions, au financement des recherches, à l'université ou aux organismes qui lui sont proches. L'arrière-plan enfin est celui de la demande sociale dans laquelle et par rapport à laquelle s'inscrivent nos pratiques. Quelques mots sur chacun d'eux.

ENSEIGNER LES LETTRES AUJOURD'HUI

Quel que soit le pays d'où nous venons, France, Belgique ou Pologne, les enseignants de langue et de littérature française sont confrontés à des réalités assez comparables. Les études littéraires enregistrent une certaine désaffection de la part des étudiants et nous rencontrons de plus en plus de difficultés à légitimer nos recherches scientifiques dans

ce domaine. Bien entendu, le constat doit être relativisé, car la discordance entre les souhaits des professeurs et les performances des élèves est consubstantielle à la relation pédagogique. La plainte des maîtres est un lieu commun. Nous savons, depuis *Le niveau monte*, que si le niveau des élèves baissait réellement au rythme que décrivent les déplorations des enseignants, il aurait depuis longtemps rejoint les abysses (Baudelot, Establet 1989). Le niveau est affaire de contexte et d'instruments de mesure, il ne constitue pas une réalité en soi.

Reste pourtant que nous pouvons objectiver le propos en nous reportant au nombre d'étudiants inscrits, au taux de réussite aux examens, à la proportion des diplômés qui souhaitent entrer à leur tour dans l'enseignement. Nous constatons également, et ce n'est pas ici un jugement de valeur, que le temps réservé à la lecture subit de plein fouet la concurrence d'autres modes de transmission, en particulier ceux que fournit internet, et que le support livresque a cessé d'être le mode majeur de la communication de connaissance et de divertissement qu'il était encore au XXe siècle. Ceci concerne d'ailleurs les adultes autant que les jeunes. La disparition des libraires indépendants ou des bouquineries d'occasion en est un symptôme, la diminution du nombre d'émissions littéraires en est un autre. Le constat est donc celui d'une inadéquation forte entre les attentes des enseignants et les compétences des étudiants, mais sans doute aussi entre les représentations du littéraire par les uns et les autres. Ce constat relève également de l'arrière-plan auquel je viens immédiatement, laissant le plan moyen pour plus tard.

PHILOLOGIE ET DEMANDE SOCIALE

La philologie est une démarche ancienne, née probablement sous l'impulsion des sophistes, suivis par les lettrés et par les grammairiens de l'Antiquité. Elle connaît un grand essor grâce au travail des rhétoriciens et des techniciens de la langue médiévale. Avec les humanistes de la Renaissance, le mot se fonde à l'intérieur des arts libéraux et d'une science composite de la critique et de l'exégèse des auteurs, en premier lieu classiques. L'importance des études gréco-latines dans tout l'occident, jusqu'au mitan du XXe siècle, lui a donné une existence sociale reconnue en tant que discipline collective, unissant érudition, grammaire et poésie. Ce développement est aussi lié, et c'est une dimension fondamentale, au lien fort qui s'établit dans l'univers germanique, entre la connaissance des textes et l'identité de la nation. Elle est un des vecteurs de la continuité revendiquée de l'héritage antique par l'Empire allemand, ce qui était une manière aussi de faire pièce à l'institutionnalisation étatique de la littérature française. Elle se définit alors comme une science universelle des langues et de la littérature, et donc comme le pilier central de la patrimonialisation du corpus littéraire. La Belgique a hérité, par la grâce de Maurice Wilmette, professeur à l'Université de Liège, longtemps dépendante du Saint-Empire, de cette philologie romane, plus historique et plus ouverte aux autres langues romanes, que les études de lettres à la française.

Par après, du fait de l'atomisation de sa matière, la philologie a ensuite éclaté en une diversité de pratiques. Seul l'établissement du texte exact, dont le travail incombe à une pratique désignée plus spécifiquement par le terme d'ecdotique, est demeuré propre à

son domaine. Mais la liaison entre le canon littéraire et l'identité nationale s'est pleinement conservée.

Il n'est pas difficile de voir combien les études de lettres en ont bénéficié. L'enseignement du canon est lié à une visibilité des noms des écrivains dans l'espace public (à travers des monuments, des noms de rues ou de place), et à une présence soigneusement entretenue dans le monde de l'enseignement (à travers les programmes, les listes de lectures obligatoire, l'édition, les subventions aux colloques ou maisons d'écrivains, etc.). Le lien entre langue, textes et identité nationale est ainsi devenu l'argument majeur de la légitimité de notre discipline et le symbole même de sa nécessité sociale.

Les politiques d'aide à la littérature des différents états subsistent de nos jours encore et ne sont sans doute pas près de disparaître. Mais elles se heurtent à deux obstacles. Le premier est proprement politique : la plupart des pays européens réduisent le champ des interventions publiques et donc leurs investissements en matière culturelle. Les aides aux lettres s'en ressentent. Le second obstacle est celui de la mondialisation éditoriale : les best-sellers et les grands écrivains prennent désormais place sur un marché international, géré par les foires et les accords entre éditeurs ; les ouvrages traduits occupent une place considérable dans nos librairies, en particulier dans les domaines en vogue du thriller, de la *fantasy* et de ses dérivés, des ouvrages religieux ou du développement personnel. Le moins que l'on puisse dire est que le canon littéraire que nous enseignons ne compte pas parmi les ouvrages les plus vendus ou des ouvrages les plus traduits, sans même parler de l'univers foisonnant des fictions sur internet ; la crise de la lecture dont je parlais accentue cette évolution, qui profite clairement aux auteurs vedettes et aux best-sellers au détriment des écrivains classiques ou d'audience moyenne.

Enfin, il faut tenir compte de l'émergence de ce que l'on pourrait appeler des canons parallèles, liés à des communautés politiques, sociales ou générationnelles, qui peuvent parfois être enseignés par ceux qui s'intéressent à ces communautés, mais qui figurent rarement comme tels dans les programmes ou dans le discours officiel de nos institutions. Je pense ici aux littératures féministes ou gays, aux auteurs engagés dans un combat écologique ou politique, aux auteurs liés à l'immigration ou au handicap, par exemple.

L'arrière-plan de notre discipline est celui de la demande sociale qui lui est adressée. Moins visible, et sans doute plus difficile à décrire que l'avant-plan, il n'est sans doute pas moins révélateur de la période difficile que nous traversons.

LÉGITIMER ET FINANCER LA RECHERCHE

Au plan moyen se pose la question du financement de la recherche. La demande sociale a longtemps compensé la faible légitimité de nos disciplines. Pour dire bref : nous y avons trouvé les moyens que ne nous accordait pas leur statut. À présent, nous devons entrer en concurrence directe avec d'autres sciences (humaines ou non), et présenter des dossiers de recherche crédibles et recevables par nos pairs. Or, ce que nous faisons est parfois difficile à décrire dans le langage de la communauté scientifique.

Lorsque je me dis « chercheur en littérature », je suscite toujours un certain scepticisme. Il y aurait donc quelque chose de neuf à trouver dans ce domaine ? Et lorsque

j'ajoute qu'un organisme de recherche scientifique me verse un salaire comme il le fait pour des chercheurs en médecine ou en physique, je me sens obligé d'ajouter quelques précisions sur l'utilité sociale de mon travail : je dis que mes recherches alimentent des manuels scolaires ou (mais c'est plus difficile à démontrer) qu'elles participent de la constitution d'un patrimoine, voire d'une identité. À l'université, les débats ne sont pas plus aisés. Je peux comprendre le désarroi d'une collègue biochimiste à identifier qui fait quoi de manière pertinente dans un domaine comme les Lettres dans laquelle interviennent des linguistes, des philologues et des littéraires et, parmi ces derniers, des spécialistes d'un auteur, d'un siècle, d'un genre. Et encore des psychologues, des herméneutes, des poéticiens, des historiens (du livre, du texte, des idées, de la littérature), des comparatistes et des généralistes, des codicologues et des généticiens, des stylisticiens, des sociolinguistes et des analystes du discours, quelques sociologues ou sociocriticiens, voire d'autres que j'oublie. Constat positif : cela discute et évolue, donc la recherche en lettres est vivante. Constat négatif : elle est éclatée en tendances hétérogènes, donc les critères de qualité et les démarches ont du mal à trouver des bases partagées par tous.

De surcroît, nos recherches sont souvent individuelles ; elles sont publiées dans les langues des auteurs que nous étudions, et leur moyen de transmission privilégié est le livre. Et telles sont précisément nos tares, aux yeux de ceux qui attendent des équipes de recherches, des publications en anglais et des publications dans des revues classées, commensurables et interrogeables par mots-clés et par index de citations.

Trop synthétique et prêtant certainement à nuances et débats, ce bref tableau suggère qu'il faut nous situer dans un monde qui transforme nos pratiques et nos habitudes de recherche. J'en tire au moins deux pistes pour ma pratique d'enseignant chercheur.

(I) DÉSENCLAVER LES ÉTUDES LITTÉRAIRES ET LES LIER À D'AUTRES DISCIPLINES

Ces dernières années sont apparues plusieurs orientations de recherches, dont certaines font grand usage de sources littéraires. Tel est le cas de l'histoire culturelle telle que la pratiquent des chercheurs comme Pascal Ory, Alain Corbin ou Dominique Kalifa. Elle mobilise les textes littéraires dans la perspective d'une interrogation sur le sensible ou sur les imaginaires sociaux. Comment en effet penser la catégorie des bas-fonds sans lire Balzac, Eugène Sue ou Neel Doff ? Comment penser le paysage sans Rousseau ? Il est aisé de travailler avec ces historiens, parce que nombre de concepts qu'ils utilisent sont également ceux de la sociologie littéraire (je pense aux questions de sociabilité, aux réseaux, aux thématiques clivantes dans le monde des lettres).

Plus récemment est apparu un second groupe de disciplines que l'on peut rassembler sous le nom d'écocritiques. On y trouve aussi des historiens, des philosophes et des spécialistes du comportement animal. Le terme d'*ecocriticism* est utilisé pour la première fois en 1978 par William Rueckert dans son fameux essai *Literature and Ecology. An Experiment in Ecocriticism*. Depuis, l'écocritique suscite un intérêt en développement continu en tant que domaine de recherche des lettres et des études culturelles. Elle comprend, malgré des approches plutôt divergentes, deux grandes constantes en ce qui

concerne l'objet d'analyse commun : la thématique de la nature d'un côté et la relation homme/nature ou plus généralement homme/environnement de l'autre (c'est ce qu'indique le programme proposé par Solte-Gresser et Schmitt 2014). Encore peu représentée dans les études francophones, cette tendance se découvre aussi dans les études liées aux relations entre hommes et animaux, en vogue dans les études historiques contemporaines (Baratay 2012) et dans l'éthologie (Despret 2009), et qui se développe fortement dans les études littéraires, en particulier dans la perspective inspirée par Derrida ou par Donna Haraway des « animals studies » (site « animots » ; Marie, Cornille 2017 ; Debarre 2013).

Le projet géocritique, largement exploré depuis une dizaine d'années, a permis de repenser la manière dont les écrivains traitent l'espace référentiel, le paysage en général, et, surtout, l'espace urbain. Il est complété par des travaux de cartographie historique, qui offrent à mieux voir les découpages sociaux de la ville, et donc à donner du sens aux relations spatiales inscrites dans et produites par les œuvres littéraires (Moretti 2000 ; Westphal 2007). On sait en effet qu'au sens moderne et courant du terme, le genre romanesque est inséparable d'une exploration de l'espace urbain. C'est la ville qui donne sens à la trajectoire des héros de Dickens, de Balzac ou d'Eugène Sue, parce qu'elle accompagne et symbolise leur trajectoire sociale, leurs réactions psychologiques et les hasards des rencontres. Divisée en quartiers plus ou moins bien famés, parcourue par toutes sortes de voies, organisée en niveaux, découpée en places ou en secteurs, la grande ville est dès lors un espace complexe, un lieu de cohabitation difficile entre des populations hétérogènes, une manifestation spatiale d'intérêts opposés ; elle fait s'entrechoquer l'ancien et le nouveau, le commerce et l'amour, l'individu et la foule. En les nommant, la fiction donne à ces lieux réels une plus grande intelligibilité. Elle contribue fortement à les doter d'une aura imaginaire, que les lecteurs partageront avec les héros de leurs romans favoris. Les écrivains collaborent ainsi activement à fabriquer l'encyclopédie géographique de leurs lecteurs qui, à leur tour, y puiseront les clés de l'interprétation des œuvres. Il s'agit de prendre en compte un espace urbain que ses concepteurs ont chargé d'emblée de significations symboliques, dont certaines sont d'ailleurs en lien direct avec la vie littéraire. On se demandera alors comment les écrivains ont réagi à ce lieu, s'ils ont contribué à en prolonger l'aura, ou participé à son déclin ? Quelle a été leur part dans la « fabrique d'images » que génère un lieu cardinal de l'économie urbaine ? L'intérêt de la géocritique est aussi qu'elle fait usage de cartes. Et celles-ci forment désormais un langage commun à de nombreuses sciences de l'homme (Aron, Brogniez 2015 ; Aron *et al.* 2017).

Les études urbaines me paraissent réaliser un déplacement significatif de la demande sociale que j'évoquais précédemment. Les grandes villes constituent de nos jours des intervenants majeurs du tourisme et de l'identité citoyenne. Elles brassent des populations et des langues différentes (ainsi à Bruxelles, il y a plus de 45 nationalités représentées par au moins 1000 habitants, et 17 % de la population y parle chez eux une langue autre que le français ou le néerlandais). De cette diversité, la littérature rend compte. Étudier le Bruxelles littéraire, c'est-à-dire la manière dont Bruxelles est décrite par des écrivains, et la manière dont la vie littéraire se développe dans la ville, est un projet qui transcende inévitablement les cadres des littératures nationales. Cela fait d'ailleurs apparaître des Bruxelles différents, selon l'angle choisi par les auteurs. J'ai récemment fait une pe-

tite enquête sur les Bruxelles des écrivains parlant d'homosexualité dans leurs œuvres. Comme le suggère la lecture des *Voyous de velours* (1902) de Georges Eekhoud, il y a là à la fois une rêverie sur les toponymes qui peut être spécifique à ce genre de littérature (la rue de la Philanthropie n'est pas citée par hasard), et une saisie très particulière de l'espace urbain.

(II) FAIRE BOUGER LES OBJETS DE RECHERCHE, ET SORTIR DES CORPUS CANONIQUES

Les pratiques littéraires outrepassent largement la production et la consommation de textes légitimes. Cela est vrai sur le net (je songe à la blogosphère), mais également dans la production de textes liés au divertissement, à l'affirmation de soi ou aux échanges en tout genre. Ainsi, on constate que la production de poèmes ou de formes versifiées reste importante (par exemple dans le rap ou la chanson) ou dans des cadres sociaux professionnels (la poésie liée à certains métiers a généré de grands corpus méconnus). Il s'agit de prendre pleinement la mesure de ces pratiques dans la recherche littéraire. On peut songer ici à un parallèle avec la critique photographique, dont les objets sortent très largement du champ des pratiques artistiques, pour considérer tout autant la photographie documentaire ou de reportage que la photographie d'amateur, désormais considérée comme une part majeure de cet « art moyen » et populaire. Il en va de même en littérature. Que font les études littéraires des écritures populaires (les fanfictions, par exemple), des pratiques épistolaires, épidiectiques ou de circonstance ? Jusqu'à présent, celles-ci semblent prises en considération surtout par les historiens ou les sociologues de la vie quotidienne. Mais pourquoi restreindre a priori, et selon quels critères, le périmètre des textes que nous étudions ?

Un secteur en pleine expansion de ce domaine est l'étude des relations entre le monde des écrivains et celui de la presse. Nous avons hérité d'une tradition nette de séparation des deux mondes. C'est le sujet que développe Balzac dans *Illusions perdues* (1837–1843). On se souvient que Lucien de Rubempré, candidat écrivain monté à Paris, devait en effet choisir entre deux univers :

La bonhomie de camarade, qui succédait au cri violent du poète peignant la guerre littéraire, toucha Lucien tout aussi vivement qu'il l'avait été naguère à la même place par la parole grave et religieuse de d'Arthez. Animé par la perspective d'une lutte immédiate entre les hommes et lui, l'inexpérimenté jeune homme ne soupçonna point la réalité des malheurs moraux que lui dénonçait le journaliste. Il ne se savait pas placé entre deux voies distinctes, entre deux systèmes représentés par le Cénacle et par le Journalisme, dont l'un était long, honorable, sûr ; l'autre semé d'écueils et périlleux, plein de ruisseaux fangeux où devait se croter sa conscience (Balzac 1874 : 205).

En opposant ces « deux voies distinctes », Balzac n'a pas seulement défini le destin de son héros, il a surtout fourni un cadre idéologique durable pour se représenter la vie des lettres. La chambre de d'Arthez contraste ainsi avec celle de Lousteau, comme différents le temps qu'ils mettent à écrire leurs œuvres, leur lieu d'écriture, leur relation à l'argent, etc. Nombre d'écrivains ont intériorisé ces distinctions et accepté leurs consé-

quences. Sartre, dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (1947), et Bourdieu après lui, dans son ouvrage sur le champ littéraire (1992), ont très précisément prolongé la dichotomie balzacienne. Elle est devenue le modèle du « grand récit » de la vie littéraire.

Pour autant, à y regarder de plus près, le tableau des *Illusions perdues* n'est évidemment pas aussi représentatif qu'il semble l'être. L'étude des carrières des écrivains, et celle de Balzac lui-même montre que le va-et-vient entre journalisme et littérature reste fréquent, même chez des auteurs confirmés. Le journal demeure, tout au long du XIX^e siècle et encore au suivant, un des principaux pourvoyeurs d'emplois salariés pour les écrivains. Bien plus que l'édition traditionnelle, il appelle à lui des textes et des récits en tous genres, qu'il diffuse largement. Il est enfin un lieu d'extraordinaire créativité, propageant des formes anciennes de littérature (le conte, les poèmes de circonstance) ou nouvelles (la chronique, le billet). Comprendre la vie littéraire au XIX^e siècle suppose de mettre à distance le modèle balzacien, ce qui n'ôte d'ailleurs rien à son efficacité dans l'imaginaire des auteurs (Thérenty 2003, 2007).

Cette dialectique se prolonge très largement au siècle suivant. La vie littéraire est bouleversée en profondeur par la révolution médiatique (qui affecte par ailleurs aussi la radio, le cinéma, la photographie). Elle l'est par la place que la littérature obtient dans les pages culturelles des grands journaux ou par la parution d'organes spécialisés dotés d'un tirage sans commune mesure avec celui des revues littéraires, mais aussi par les signatures des grands auteurs qui apparaissent de plus en plus souvent dans les colonnes des quotidiens. Enfin, la grande presse contribue à donner un écho démultiplié aux polémiques littéraires.

Dès lors s'ouvre un vaste champ de recherches que nous sommes quelques-uns à arpenter depuis quelques années. J'énumère rapidement cinq entrées qui nourrissent des recherches récentes :

- Les genres du journalisme (le grand reportage, l'enquête, l'interview, ...)
- Le journalisme genré (les femmes journalistes : Colette, Maryse Choisy, Louis Dubrau, ...)
- Éléments d'une poétique spécifique (viralité, littérisation, fictionnalisation, ...)
- Présence et statut des écrivains dans la presse (ex. Simenon)
- Rivalités entre champs littéraire et journalistique : écrire le sport.

Le genre littéraire dans lequel les écrivains interviennent le plus souvent est certainement le reportage (Boucharenc, Deluche 2001, Boucharenc 2004). Lié à un événement précis, le reportage autorise l'intervention de journalistes occasionnels. L'aura médiatique des faits dont il rend compte démultiplie par ailleurs la notoriété des collaborateurs du journal. Mais les écrivains signent également des interviews, répondent à des enquêtes, font la chronique des arts ou des spectacles, voire des tribunaux, et ceci concerne autant les « grands auteurs » comme Gide que les écrivains qui recherchent le grand public comme Simenon. Ces genres s'ajoutent dans la presse à ceux qui étaient auparavant dévolus aux écrivains comme le feuilleton, le récit de voyage ou la critique.

Depuis les travaux fondateurs de Francis Lacassin et les rééditions qu'il a dirigées pour la collection 10/18 dans les années 1980, le reportage est devenu une catégorie littéraire relativement bien étudiée. Les travaux de Myriam Boucharenc ont inventorié le domaine en insistant sur la poétique du genre tandis que Marc Martin a très précisément décrit le contexte historique de l'intervention des journalistes-écrivains entre les deux

guerres (Martin 2005). Par ailleurs, plusieurs personnalités, comme Albert Londres, Joseph Kessel ou Henri Béraud, ont fait l'objet de recherches biographiques approfondies. Mais ces travaux laissent trop souvent dans l'ombre l'articulation du grand reportage avec le reste du champ littéraire. Or, précisément, le reportage à la française se différencie du modèle anglo-saxon par un souhait constant de notoriété littéraire. L'héritage du XIX^e siècle continue d'influencer leur perception du métier (Melmoux-Montaubin 2003, Thérenty 2007). C'est le cas au début du XX^e siècle lorsque, se revendiquant du modèle d'Émile Zola, lui-même longtemps journaliste, les reporters soulignent à l'envi qu'ils entendent prolonger le naturalisme dans leurs enquêtes sur les « bas-fonds » de la société, ou sur les déshérités du vaste monde (Martin 2005 : 45–48). Après 1918, lorsque le grand reportage gagne ses propres lettres de noblesse, cette interaction change de nature. Les reporters revendiquent alors une position que l'on pourrait qualifier « d'écrivains du journalisme », qui se fonde à la fois sur la spécificité poétique du genre qu'ils pratiquent et sur les commandes nombreuses que les journaux adressent aux auteurs reconnus de la période. Cette prise de position se révèle à travers un premier niveau postural : celui d'une poétique de la mise en scène de soi. Elle se précise par le truchement d'un second niveau, qui est plus proprement médiatique, lorsque l'image de soi s'incarne dans une image concrète, physique, où c'est le corps même de l'écrivain journaliste qui relaie cette prise de position.

Le reporter se présente ainsi comme une sorte d'explorateur du social et de la géographie, un être qui a incorporé l'immense diversité des réalités humaines, et qui, par conséquent, peut se sentir chez lui partout et avec n'importe qui. Pour Kessel, comme pour bon nombre de ses confrères, entre le journalisme et la littérature, c'est désormais d'un continuum qu'il faut parler, et non plus d'une opposition ontologique. Une grande part du « retour au réel » dont la littérature la plus contemporaine se revendique est encore liée à ce modèle, avec des auteurs comme Olivier Rolin, Jean-Claude Carrière ou le *New Journalism* anglo-saxon (Tom Wolff, *L'Étoffe des héros* [*The Right Stuff*, 1979]).

POUR UNE PHILOLOGIE VIVANTE ET CURIEUSE

Les exemples ici rapidement évoqués illustrent quelques voies qui permettent aux études philologiques de résister au dépérissement que fait craindre le contexte évoqué au début de cette réflexion. Chacun les adaptera à ses intérêts et à sa situation propre. Mais ce qu'elles nous disent d'important, à mes yeux, est que le destin de la discipline se trouve dans sa capacité à innover, à franchir des frontières, à actualiser ses objets pour être en phase avec les exigences du présent. La philologie survivra en s'adaptant à un monde nouveau. Elle ne doit pas laisser échapper de son champ d'investigation des domaines connexes, comme le spectacle, la bande dessinée, le scénario, tous domaines qui cherchent leur autonomie au motif qu'ils ne sont pas « purement littéraires », alors que nous avons développé un savoir-faire qui peut être mobilisé à leur égard. De même, il faut prendre garde à ne pas se laisser enfermer dans le pré carré des textes canoniques des littératures nationales, afin de demeurer en phase avec les phénomènes de la mondialisation. Fondamentalement, le philologue s'intéresse à toutes les variantes de l'expression

littéraire ; il peut mobiliser les ressources infinies de sa curiosité à en suivre toutes les manifestations. C'est en cela qu'il pratique une science humaine vivante.

BIBLIOGRAPHIE

- ARON Paul, BROGNIEZ Laurence (dir.), 2015, Bruxelles, une géographie littéraire, *Textyles* 47.
- ARON Paul, BROGNIEZ Laurence, DEBROUX Tatiana, DECROLY Jean-Michel, LOIR Christophe, 2017, À la recherche des chronotopes du roman urbain. Une cartographie des *Mystères de Bruxelles* (1845–1846), *Mappemonde* [en ligne], 121.
- BALZAC Honoré de, 1874, *Illusions perdues, Œuvres complètes*, t. 8, Paris : éd. Houssiaux.
- BARATAY Eric, 2012, *Le Point de vue animal, une autre version de l'histoire*, Paris : Seuil.
- BAUDELOT Christian, ESTABLET Roger, 1989, *Le niveau monte, réfutation d'une vieille idée ...*, Paris : Le Seuil.
- BOUCHARENC Myriam, 2004, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- BOUCHARENC Myriam, DELUCHE Joëlle (dir.), 2001, *Littérature et reportage*, Limoges : PULIM.
- DÉBARRE Ségolène, BALOGUE Martin, KLIMPE Hanna, LAMBERTZ-POLLAN Ruth, TOCHAHY Masoud Pourahmadali, SEITZ Anne, 2013, La condition animale : Places, statuts et représentations des animaux dans la société, *Trajectoires* [En ligne] 7, mis en ligne le 19 décembre 2013, consulté le 19 juin 2016. URL : <http://trajectoires.revues.org/1247>.
- DESPRET Vinciane, 2009, *Penser comme un rat, Sciences en questions*, Versailles : Quac.
- MARIE Annabelle, CORNILLE Jean-Louis, 2017, *Pas d'animaux. De la bête en littérature-monde*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- MARTIN Marc, 2005, *Les grands reporters : les débuts du journalisme moderne*, Paris : L. Audibert.
- MELMOUX-MONTAUBIN Marie-Françoise, 2003, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des lettres*, Saint-Étienne : Éd. des Cahiers intempestifs.
- MORETTI Franco, 2000, *Atlas du roman européen : 1800–1900* [1997], trad. par Nicolas Jérôme, Paris : Seuil.
- MORETTI Franco, 2011, *Le Monde plausible. Espace, lieu, carte*, Paris : Seuil.
- Site « animots » : <http://animots.hypotheses.org/>
- SOLTE-GRESSER Christiane, SCHMITT Claudia (dir.), 2014, « Nouvelles perspectives critiques dans la recherche littéraire et culturelle ». XVI^e congrès de la *Deutsche Gesellschaft für Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft* (DGAVL), Université de la Sarre, Sarrebruck 10–13 juin *Textyles*, 39.
- THÉRENTY Marie-Ève, 2003, *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman (1829–1836)*, Paris : Champion.
- THÉRENTY Marie-Ève, 2007, *La littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris : Seuil.
- WESTPHAL Bertrand, 2007, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris : Éditions de Minuit.